

## Joseph OKINCZYC

(1879-1954)

---

Sa vie fut un long effort vers l'inaccessible perfection.

Son père était polonais, docteur en médecine de l'Université de Moscou, installé à Varsovie. Arrêté lors de l'insurrection de 1863, condamné, déporté, évadé de Tomsk, réfugié en France, médecin à Villepreux-les-Clayes, il mourut en 1886, laissant une veuve, elle aussi polonaise réfugiée, et quatre enfants en bas âge.

Joseph, l'aîné des fils, avait 7 ans. Les Oratoriens du collège de Juilly lui enseignèrent tout ce qu'un jeune Français doit savoir.

Français, il l'était par la naissance, il le fut par l'esprit, intégralement. Il n'y avait rien que de français dans sa façon de parler, d'écrire, de raisonner, d'agir.

Polonais, il l'était par le sang. De sa race il avait l'âme ardente, inquiète et tourmentée.

★  
★★

Ses études secondaires terminées, OKINCZYC fit sa médecine. Interne à 22 ans, il fut l'élève de Jalaguier, Tuffier, Kirmisson, Poirier, Hartmann. En 1906, il était Médaille d'or et Prosecteur.

C'est en 1908 qu'il me fut donné de le voir et de l'approcher, à l'Ecole Pratique. Encore maintenant, quand j'évoque son souvenir, c'est sous la veste bleue du prosecteur qu'il m'apparaît, avec son visage émacié, ses longues moustaches blondes, ses lèvres minces, son sourire énigmatique et surtout ce regard étrange qui vous pénètre. J'entends encore sa voix singulière, haute et musicale, remplissant le pavillon n° I. Il y régnait, sous sa ferme autorité, un climat de calme et d'assiduité propice au travail.

En 1910, OKINCZYC était Agrégé de chirurgie, en 1913 Chef des travaux de médecine opératoire.

En 1914, il servit à Dijon, puis aux Armées comme médecin-chef d'une ambulance chirurgicale et comme consultant du 38<sup>e</sup> Corps. Il revint en 1918 avec quatre galons et deux citations et, au cœur, le deuil de son frère Bernard, tué à l'ennemi.

Chirurgien des Hôpitaux en 1919, OKINCZYC fut pendant neuf ans l'Assistant de Hartmann à l'Hôtel-Dieu. J'y arrivai comme Interne en 1921. H. H. nous menait la vie dure. J. O. K. (comme nous l'appelions entre nous) en souffrait. Il m'avait adopté comme aide et pris en amitié. L'amitié de J. O. K. était quelque chose d'assez rare et de très précieux.

Il n'était pas aimable au sens vulgaire du mot. Il ne cherchait pas à plaire. Mais il était digne d'être aimé. Trop sensible pour n'avoir pas des mouvements d'humeur, il était trop vif pour pouvoir les réprimer toujours. Mais devant l'acte opératoire il savait dompter son impatience naturelle, trouver le calme nécessaire aux interventions les plus longues, les plus délicates. Il donnait ainsi le plus bel exemple de la maîtrise de soi. Il parlait peu, ne disait rien d'insignifiant. Il avait le mépris des mots creux, des opinions toutes faites, l'horreur du systématique, le respect

des faits, et par dessus tout la passion de la vérité, jusqu'à la souffrance. Il était l'honnêteté même.



JOSEPH OKINCZYC.

Titularisé en 1928, OKINCZYC ne fut chef de service que pendant 11 ans : 3 à Ivry, 4 au vieux

enfin un cadre conforme à ses goûts. L'hôpital était le foyer principal et presque le seul de son activité professionnelle. Infiniment respectueux de la personne humaine, il avait deux préoccupations capitales : guérir si possible, mais d'abord ne pas nuire. Il était prudent pour l'indication, hardi et habile dans l'exécution. Il affrontait avec succès les opérations majeures. En 1937, il pouvait présenter une statistique de 130 gastrectomies pour ulcères avec 128 guérisons. Non content de voir ses opérés sortir guéris de l'hôpital, il recherchait les résultats éloignés de ses interventions, afin de réviser sans cesse méthodes et techniques. C'était un vrai chirurgien, l'égal des meilleurs.

Il ne connut pourtant jamais la grande notoriété ni la riche clientèle. Il fuyait la publicité et professait sur la déontologie des principes assez stricts qui détournaient de lui beaucoup de médecins.

Il eut comme Assistants Marcel Boppe et Serge Huard, l'un et l'autre prématurément disparus. Il forma de nombreux Internes qui gardent la marque de son enseignement.

Il avait le goût des responsabilités et un sens très vif de la dignité. Lorsque Paul Doumer fut admis, grièvement blessé, dans le service d'OKINCZYC, celui-ci s'en vit refuser l'entrée, tandis que d'autres chirurgiens, étrangers à l'hôpital, s'empressaient autour du Président ! Il fut très sensible à cette injure.

Quand OKINCZYC n'était pas à l'hôpital, il travaillait chez lui, 6 rue de Seine, entouré de livres, d'objets d'art, de souvenirs. Il lisait, méditait, écrivait. Il a laissé une œuvre considérable. La simple énumération de ses publications, de 1902 à 1939, remplirait plusieurs colonnes de ce journal.

Dans une première période, il s'est attaché à la chirurgie du côlon, depuis sa thèse (1907) jusqu'à son

Chirurgie (1922), œuvre de longue haleine, commencée par des recherches anatomiques et physiologiques, étendue à toute la pathologie, congénitale, mécanique, inflammatoire et tumorale, avec un objet central : le cancer. OKINCZYC était l'homme de sa génération qui connaissait le mieux la chirurgie du côlon.

Dans une deuxième période, celle de sa plus grande activité opératoire, il a travaillé surtout la chirurgie gastro-duodénale, notamment celle de l'ulcère où il excellait. En une douzaine d'années, par une série de communications et de rapports solides, basés sur une vaste expérience personnelle, il fit véritablement le tour de la question. A l'Académie de Chirurgie, OKINCZYC fut, pendant cette période, un des orateurs les plus écoutés, un des rapporteurs les plus recherchés, un des critiques les plus vigilants.

Parmi ses autres travaux, citons à cause de leur importance plusieurs mémoires de chirurgie de guerre rédigés entre 1915 et 1918, quelques publications de gynécologie, notamment sur les endométriomes, et surtout sa *Tactique opératoire du pancréas et de la rate*, avec L. Aourousseau (1933), première monographie française sur la question.

Aux jeunes chirurgiens il a laissé un véritable bréviaire : *Les petites règles de la chirurgie parfaite* (1935), et à tous ceux qui, au delà de la technique et du métier, s'interrogent sur le rôle du médecin devant le malade et dans la société, un guide très sûr : *Humanisme et médecine* (1936).

Président des Amis de Laënnec, OKINCZYC a écrit dans les *Cahiers* de cette société toute une série d'articles : le rôle du médecin dans la restauration d'un ordre social chrétien (1936), les indications thérapeutiques de la castration (1937), la défense de la personne humaine par le droit au travail et à la contemplation (1938), le méde-

cin devant la mort (1946). A travers les titres on aperçoit les hautes préoccupations de l'homme, le niveau de sa pensée.



Après l'armistice de 1940, OKINCZYC, médecin-colonel démobilisé, se retira dans un domaine qu'il possédait en Dordogne, à La Queyzie. Au cours de cet hiver lugubre, il vint un jour à Paris pour préparer son déménagement, et me fit signe. Je le trouvai 6 rue de Seine, parmi ses meubles épars. Bientôt atteint par la limite d'âge (qui était alors de 62 ans pour les Chirugiens des Hôpitaux), il avait pris sa décision : quitter Paris, cultiver la terre. Il me remit sa toque et sa robe d'Agrégé, pour celui que j'en jugerais digne. Il était plus triste que jamais.

Les bons Périgourdiens ne furent pas peu surpris de voir le monsieur chirurgien de Paris se mettre, sexagénaire, au métier de paysan et durcir ses mains aux besognes les plus rudes.

Pendant quelques années, il se rendait encore en consultation quand les chirurgiens de la région l'appelaient, et opérait parfois à Périgueux dans la clinique de l'un d'eux.

En 1942, il fut nommé membre correspondant de l'Académie de Médecine.

En 1944, son manoir fut attaqué à la mitraille. OKINCZYC dut justifier de son patriotisme. Ses juges n'avaient pas 20 ans. Il possédait, par bonheur, un ordre écrit, qui fut jugé par eux suffisant.

Après la libération, OKINCZYC renonça à toute activité professionnelle. Sa femme, la confidente de ses espoirs, de ses joies et de ses déceptions, la compagne de toute sa vie, mourut en 1949. Il en eut un immense chagrin. Il ne restait pas seul. Son neveu Jean OKINCZYC, héritier du nom, fils

de son frère Bronislas, sa nièce et leurs quatre enfants l'entouraient de leur affection.

Sa vie, simple et austère, se partageait régulièrement entre les travaux de la terre et les exercices spirituels. Dans la solitude et le silence qu'il avait choisis, il cultivait ses champs, priaait dans sa chapelle. Il apprenait le catéchisme aux enfants de la paroisse, chantait la messe et donnait de sa personne pour l'entretien de l'église.

En 1950, il tomba d'une échelle. Plusieurs fractures graves l'immobilisèrent. A peine consolidé, il reprenait ses durs travaux.

Au printemps de cette année apparurent dans ce corps robuste mais surmené les premiers signes de la maladie. La mort qu'il attendait mit quatre mois à venir. Il avait la chance d'avoir près de lui, comme médecin, un de ses anciens Externes de Beaujon, qui le soigna comme un fils soigne son père.

Joseph OKINCZYC n'avait pas peur de la mort, mais il craignait le Jugement. Elle vint le prendre le 29 Septembre. Tout était prêt : la robe blanche de Dominicain, le cercueil et la charrette qui l'emmena au son des cloches vers l'église de Saint-Chamassy à travers la campagne ensoleillée, et la tombe et l'épitaphe : « Dans l'attente de la résurrection ».

JEAN QUÉNU.